

## Des arrestations tragiques à Feurs et à Chazelles-sur-Lyon après le débarquement du 6 juin 1944

Gérard Aventurier

Il n'est encore établi que des bribes sur deux drames des arrestations dans le Forez, en juin et juillet 1944, survenus à moins de quelques semaines de la libération de la Loire. Un seul survivant des huit déportations qui s'ensuivront peut-il rendre compte des événements mal connus ? Dans les années 1960-1980, Albert Peycelon, correspondant du Comité d'histoire de la seconde guerre mondiale, cite bien quatre arrestations à Feurs, sans savoir quelle est la quatrième qu'il situe le 11 mai au lieu du 11 juin <sup>1</sup>. La seconde, le 2 juillet 1944, est totalement négligée par Monique Luirard dans sa thèse, *La Région stéphanoise dans la guerre et dans la paix (1936-1952)*. Dans ses évocations de la Résistance à Chazelles-sur-Lyon, elle fait allusion à l'engagement de Ferdinand Mirabel, du Parti démocrate populaire, banni par Vichy, et au chef du secteur de l'Armée secrète, Adrien Monier. Elle cite trois fois le chef des résistants arrêtés début juillet, Henri Falque, sans fournir le moindre contexte de sa déportation <sup>2</sup>. L'ouvrage de Dominique Veillon, historienne au CNRS (Centre national de recherche scientifique), *Le Franc-Tireur. Un journal clandestin, un mouvement de Résistance 1940-1944*, s'appuie sur de longs témoignages de Falque, sur son intégration à son pôle central à Lyon, sans signaler sa déportation <sup>3</sup>.

Dans les années 1995-2005, René Gentgen nous apporte des précisions sur la répression de Feurs, sur le responsable local de l'Armée secrète, Jean Beau, mais point sur ses camarades pris avec lui <sup>4</sup>. Par contre, sur les victimes des arrestations de juillet 1944, il fait état de Court Jean et Fétinet René, arrêtés une première fois dans un maquis de Falque en Lozère, ainsi qu'il indique la déportation de ce dernier à "Buchenwald et aux mines de sel de Stassfurt" sans jamais décrire les conditions de cet acte de répression <sup>5</sup>. L'ouvrage de Nathalie Forissier, *La Déportation dans la Loire 1940-1944*, fait mention de l'arrestation de Court, Falque, Fétinet, Lecocq le 2 juillet 1944, de leur déportation à Buchenwald, Stassfurt ou Neuengamme, mais en dissociant le quatrième des autres sans raison <sup>6</sup>.

Les entretiens suivis que j'ai eus avec Henri Falque de 1998 à 2011, les témoignages écrits qu'il m'a remis, les attestations officielles de ses services permettent de reconstituer son parcours et ses épreuves, et de s'approcher de la fin de ses camarades. Cette dernière phase est à mettre en corrélation avec l'ouvrage d'un témoin survivant, François Bertrand, *Les convois de Buchenwald-Dachau (7 avril-28 avril 1945)* <sup>7</sup>. Nous sommes en mesure de faire connaître essentiellement le destin des trois Stéphanois, Court, Falque, Fétinet, les modes d'arrestation et de détention du deuxième groupe de résistants, la dernière vague de déportations dans la Loire le 18 août 1944, les marches de la mort ultimes pour certains. Un parallélisme en détention, puis en envoi en déportation et en disparition est-il possible entre ces deux répressions ?

---

<sup>1</sup> Archives départementales de la Loire, 23 J 8, Fonds Albert-Peycelon, Fiches d'enquêtes par commune.

<sup>2</sup> Monique Luirard, *La Région stéphanoise dans la guerre et dans la paix (1936-1951)*, Centre d'études foréziennes et Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur les structures régionales, 1980, 1 024 pages, p. 487.

<sup>3</sup> Dominique Veillon, *Le Franc-Tireur. Un journal clandestin, un mouvement de Résistance 1940-1944*, Flammarion, Sciences humaines, 1977, 428 pages.

<sup>4</sup> René Gentgen, *Résistance Loire*, éd. Esperluette, 1993, p. 141.

<sup>5</sup> René Gentgen, *La Résistance Civile dans la Loire*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 1996, p. 50.

<sup>6</sup> Nathalie Forissier, *La Déportation dans la Loire 1940-1944*, publications de l'université de Saint-Etienne, 2005, 200 pages, p. 116.

<sup>7</sup> François Bertrand, *Convoi de la mort Buchenwald-Dachau (7-28 avril 1945)*, éditions Héraclès, 1999, 284 pages.

## Deux dimanches funestes

Le 11 juin 1944, les quatre résistants interceptés dans leur recherche d'essence appartiennent à l'Armée secrète, secteur de la plaine est du Forez. Adrien Monier le dirige tout en portant sa plus grande attention sur sa commune, Chazelles-sur-Lyon. Il a recueilli le centre de Feurs où Marguerite Gonon et Jean Beau déploient une activité indiscutable. En 1944, le secteur est du Forez comprend deux sous-secteurs, Feurs et Saint-Galmier. Quelle place a prise Jean Beau ? A Feurs, en décembre 1943, Marguerite Gonon s'est chargée par intérim des responsabilités militaires. Mais préoccupée par les actions politiques, elle a mis Beau en relation avec le comte de Neufbourg qui lui a livré douze FM 24-29 cachés encore à Arthun. Beau est devenu ainsi le chef du sous-secteur local. Il est entraîné aux activités clandestines. En août 1943, il a succédé, à la tête du groupe de "Combat" à Feurs, à Marius Gouget qui a bénéficié "de l'aide du comte de Neufbourg et de l'équipe locale de *Témoignage Chrétien* emmenée par Marguerite Gonon et Jean Bergeret". Jean Beau sait aussi bien favoriser les actions clandestines en imprimant des faux cachets que se préparer à partir du 6 juin 1944 à des sabotages<sup>8</sup>.

Le dimanche 11 juin 1944, préoccupé des moyens nécessaires aux sabotages, il va s'emparer de carburant avec trois résistants de son sous-secteur de l'AS. Partis de nuit, ils récupèrent près de 3 000 litres d'essence. Sur le chemin de retour, leur véhicule est arrêté par une patrouille allemande de routine. Jean Beau, né en 1902, commerçant, Blondy Georges, né en 1911, industriel, Michel Roger, né en 1912, commerçant, Péronnet Jean, né en 1907, mécanicien, sont internés à la prison de Clermont-Ferrand. Interrogés sous la torture, ils ne parlent pas<sup>9</sup>.

Le dimanche 2 juillet, Jean Court, Henri Falque, René Fétinet, Louis Lecocq prennent plaisir à se baigner avec trois filles, dans la Loire, à Montrond-les-Bains, sous un soleil scintillant. Mais ce dimanche, Falque et Lecocq sont en mission d'informations, dans le fonctionnement des Mouvements unis de la Résistance (MUR). Les MUR ont été créés le 26 janvier 1943 sous l'impulsion de Jean Moulin et ont rassemblé trois grands mouvements non communistes de la zone sud, Combat, Franc-Tireur, Libération. Les mouvements ont conservé leur presse clandestine. Falque vient justement d'être nommé par Alban Vistel en mai 1944 comme responsable régional des MUR de R1 (Région de Lyon) pour la propagande-diffusion de *Franc-Tireur*<sup>10</sup>. Alban Vistel est à la tête du Directoire régional des MUR, mais c'est Auguste Pinton, du Comité directeur de Franc-Tireur à Lyon, qui l'a mobilisé pour une rencontre à Chazelles-sur-Lyon<sup>11</sup>.

Falque est attaché à ses camarades Court et Fétinet qu'il a recrutés dans sa sizaine du mouvement 93 à Saint-Etienne et qu'il a retrouvés après leur arrestation au maquis et leur envoi pour l'extraction de charbon à Brassac-les-Mines. Les liens de Falque et de Franc-Tireur se sont tissés d'abord à Saint-Etienne, la ville d'habitation de ces trois résistants et où il a été nommé en mai 1943 agent permanent et adjoint d'Henri Perrin, puis de Jean Duroux, responsables départementaux du mouvement. Louis Lecocq, venu de Paris et relié sur Lyon, responsable de la propagande-diffusion du mouvement Libération<sup>12</sup>, doit aussi voir le même agent des MUR, vraisemblablement le postier Pèze à Chazelles-sur-Lyon.

Ce dimanche 2 juillet 1944 aurait réjoui les quatre résistants si un empêchement, en apparence anecdotique, n'avait eu des conséquences dramatiques. La Citroën de Falque ne peut emmener que deux des jeunes filles, soit déjà six personnes sur une distance heureusement courte de douze kilomètres. La fille écartée, M<sup>lle</sup>..., s'empresse par déception et aussi par vengeance de

<sup>8</sup> R. Gentgen, *Résistance Loire*, p. 136, 140, et *La Résistance Civile dans la Loire*, p. 60-61.

<sup>9</sup> R. Gentgen, *Résistance Loire*, p. 141.

<sup>10</sup> Attestation d'Albert Vistel, 31 juillet 1953.

<sup>11</sup> Attestation de Claudius Volle, liquidateur départemental du mouvement *Franc-Tireur*, 5 février 1964.

<sup>12</sup> Témoignage d'Henri Falque à Gérard Aventurier, 20 septembre 2011.

téléphoner à Saint-Etienne à la Wehrmacht. Or celle-ci a été démunie de son organisme de répression, l'Abwehr, par la Gestapo (Geheime Staatspolizei ou Police secrète d'Etat). Un militaire lui conseille de prévenir le SD-Sipo (Sicherheits Polizei ou Police de sécurité allemande), une section IV qui, parmi les répressions des résistants, s'occupe essentiellement des crimes et des délits politiques. Elle ne compte qu'une douzaine d'agents allemands pour la Loire, des gestapistes, mais dispose de nombreux auxiliaires français, deux cent cinquante d'après nos recherches, trois cents d'après d'autres. Le SD-Sipo mène ses opérations grâce à des auxiliaires, à des indicateurs permanents ou non qui ont choisi la collaboration la plus dure et grâce à la participation de la Milice.

Les quatre résistants, à cinq cents mètres de Chazelles-sur-Lyon, se trouvent bloqués par un double barrage. Un officier de la Wehrmacht menace de les fusiller après les avoir plaqués contre un mur de ferme. Menottés, ils sont emmenés par la Gestapo à une caserne de détention et de torture à Saint-Etienne, la caserne Desnoëttes à la place de la Maison de l'Armée aujourd'hui. Lecocq, résidant cours Vitton à Lyon, est enfermé à la prison de Montluc. Court, Falque, Fétinet sont incarcérés à Desnoëttes dans une cellule d'une trentaine de détenus et soumis à la malnutrition, à la saleté, aux poux. Les trois Stéphanois sont envoyés le 30 juillet, menottés deux par deux à Compiègne, centre de détention avant la déportation. Le 18 août, deux jours avant la libération de leur ville, ils sont déportés à Buchenwald, dans le Thuringe, au nord-ouest de Weimar.



Fausse carte d'identité d'Henri Falque

### Les victimes avant les marches de la mort

Les deux arrestations de groupes à Feurs et à Chazelles-sur-Lyon présentent un caractère aussi exceptionnel que fortuit. Les autres communes de l'arrondissement de Montbrison ne comportent pas ce genre de répression en nombre. Noirétable et Saint-Didier-sur-Rochefort connaissent quatre déportations chacune, groupées à deux une seule fois. A Saint-Didier-sur-Rochefort, deux sont arrêtés ensemble le 7 avril 1944, Portadit René et Raillère Joannès qui reviendront de Dachau et de Mauthausen ; Fournet Eugène et Signoret Emile, pris les 15 et 19 avril, meurent, l'un à Ebensee (Autriche), l'autre le 7 janvier 1945 à Dachau. A Noirétable, est pris Vial Charles le 15 novembre 1943, qui succombe le 16 mars 1945 à Leitmeritz, une annexe de Dachau. Trois autres résistants sont arrêtés à Noirétable, en avril 1944, Forichon Ernest, Petitbout Albert, Dutertre Antoine, respectivement les 17, 21, 24. Le maréchal des logis chef de la brigade de Noirétable, Forichon, meurt dans un camp satellite de Buchenwald, Ohrdruf, où les déportés

creusent des galeries souterraines. Dans ce kommando, le plus terrible des 107 extérieurs de Buchenwald, décèdent 3 500 détenus sur 11 000 de diverses nationalités ; très peu de Français y ont survécu <sup>13</sup>. De telles arrestations, moins cumulées que celles de Feurs et de Chazelles-sur-Lyon, peuvent résulter d'enchaînements d'opérations. A Feurs, y a-t-il un lien entre l'arrestation de Beau et de ses amis le 11 juin et celle de l'Espagnol Farre Raymond le lendemain ? Celui-ci n'a pu être déporté le 5 juillet à l'île anglo-normande d'Aurigny, puisque les derniers détenus dans le camp de Nordeney sont évacués dans la nuit du 26 au 27 juin 1944 après la libération de Cherbourg. A-t-il fait partie de la vingtaine de républicains espagnols maintenus dans l'île pour des travaux de remise en habitation de l'île ? Il rentre le 30 août 1944 <sup>14</sup>.

Parmi d'autres cas mal connus, pourquoi les camarades de Beau sont classés NN (*Nacht und Nebel* ou "Nuit et Brouillard"), résistants à supprimer quoi qu'il arrive militairement, Blondy Georges, Michel Roger, Péronnet Jean. Curieusement, Beau, le chef à Feurs de Combat, puis de l'Armée secrète n'est pas l'objet de cette priorité de la répression. Notons bien qu'aucun n'a agi dans le corps-franc d'Adrien Monier, *Liberté* <sup>15</sup>. Les quatre résistants de l'Armée secrète sont déportés ensemble le 29 juillet 1944 à Neuengamme, au sud-ouest de Hambourg. Quel est le nombre de déportés politiques ce jour-là par rapport aux quatre-vingt-quinze de la Loire déportés à Neuengamme et quel est leur sort ?

#### Déportations à Neuengamme le 29 juillet 1944

	Roannais	Saint-Etienne	Feurs	Total
Déportés	1	3	4	8
Rentrés ou non	1 NR	3 R	4 NR	5 NR

Les Stéphanois reviennent soit d'annexes de Neuengamme, Ducros Georges et Libermann, soit de ce camp, puis de Ravensbrück, Baret Lucien. L'imprimeur Badaire Jean du Roannais, classé NN, après les annexes de Neuengamme, Bremen, Osterort, meurt dans la troisième, Saubostel. Les quatre hommes de Feurs sont transférés à des dates inconnues à des annexes différentes, Michel Roger à Farge où il meurt le 15 janvier 1945, Péronnet Jean à Falkensee où il décède le 22 décembre 1944. Blondy s'éteint le 1<sup>er</sup> avril 1945, dans l'un des vingt sous-camps installés à Hambourg même sur la soixantaine que compte Neuengamme. Beau Jean ne semble pas avoir disparu dans le camp lui-même ou l'un de ses sous-camps à Osterort puisqu'il meurt le 3 mai 1945. Sa mort demeure liée à l'une des trois sortes d'exterminations établies par les nazis et que nous préciserons.

L'un des responsables arrêtés le 2 juillet à Chazelles-sur-Lyon, Lecocq Louis, est emmené aussi à Neuengamme par le convoi du 23 juillet 1944 et connaît une fin à une date et pour des causes ignorées. A compter du dimanche 30 juillet, les trois Stéphanois passent à Compiègne (Oise), camp de transit, trois semaines trompeuses, moins difficiles qu'à la caserne Desnoëttes. Le vendredi 18 août, ils sont enfermés dans des wagons plombés de 80 à 100 hommes. 29 Ligériens sont déportés à Buchenwald. Par rapport aux 212 déportés politiques de la Loire à Buchenwald, ce dernier convoi emmène dans ce camp 13,68 % de ceux-ci.

<sup>13</sup> Marcel Lanoiselée, *Ohrdruf, le camp oublié de Buchenwald. Un survivant témoigne*, Jean Picollec éditeur, 2005, 158 pages, p. 12, 63, 142. Lanoiselée, chef de secteur de Franc-tireur à Roanne où il est arrêté, est déporté le 26 janvier 1944 à vingt-deux ans. Il souligne bien que, malgré la justesse de ses mots, il n'a pu décrire exactement l'incommunicable. Sanchez Ulpiano de Saint-Etienne en revient aussi, mais pas Baïoci Roland.

<sup>14</sup> Nathalie Forissier, *op. cit.*, p. 72 et 105.

<sup>15</sup> Clément Ferreyre, *Les Chapeliers de Rodolphe*, Lyon, imprimerie Tixier et fils, 1978, 372 pages, p. 357.

### Déportations le 18 août 1944 à Buchenwald

	Roannais	Saint-Etienne	Vallée du Gier	Total
Déportés	5	6	18	29
Rentrés ou non	3 NR	5 NR	11 NR	19 NR

Les dix déportés qui rentrent sont :

- du Roannais : Jonard Fernand, vingt-quatre ans, et Rauber Armand, quarante-six ans, qui reviennent de Buchenwald ;

- de Saint-Etienne, uniquement Falque Henri ;

- d'Izieux ou Saint-Chamond les docteurs Baudy Roger, Danic Pierre, Guéricolas Henri, Cognet Jean-Claude, ajusteur, Topall Christophe, tourneur, Van Geit André, agent de maîtrise à l'usine de laminage Cégédur ; de Saint-Joseph, Aubert François, un résistant du réseau anglais Newsagent-Ange.

Les dix survivants sont libérés à Buchenwald le 11 avril 1945 sauf Danic à Bergen-Belsen à la mi-avril, Van Geit André à Dachau le 28, Baudy qui l'est à Mauthausen le 5 mai. Jonard, Rauber, Guéricolas, Cognet, Topall, Aubert sont à inclure parmi les 21 000 déportés maintenus et survivants à Buchenwald<sup>16</sup>. Falque revient d'une marche de la mort.

Il est nécessaire de souligner diverses sortes d'arrestations après celles imprévisibles de Feurs et de Chazelles-sur-Lyon. Nous pouvons traiter de certaines de la vallée du Gier. Le sabotage du laminoir de l'usine Cégédur à Rive-de-Gier le dimanche 21 mai 1944 par le réseau Ange est réprimé par le Sipo-SD. Jean Bourge et François Aubert qui y ont participé sont arrêtés le 1<sup>er</sup> juin, le lendemain Van Geit André et ses deux fils Jacques et Gilbert, dessinateurs dans l'usine sabotée. Une autre vague d'arrestations a lieu du 10 au 12 juillet à Saint-Chamond et Izieux ; elle entraîne 12 déportations à Buchenwald le 18 août. Trois rafles sans inculpation sont effectuées : elles frappent les frères Freyssinet Marc et René, étudiants en pharmacie, Delaigue Jean, directeur d'école. L'élève ingénieur de l'Ecole des mines, Roger Durand, arrêté le 30 juin à Saint-Etienne, a subi sans raison le même type de sort. Il est manifeste qu'après le débarquement des Alliés le 6 juin et le total engagement militaire de la Résistance, les répressions de l'occupant se multiplient.



Plaque de résistants de l'Armée secrète, sous-section de Feurs, morts à Neuengamme

### Des déportés arrêtés à Feurs ou Chazelles-sur-Lyon dans des marches de la mort

Préalablement à cette étude, il faut signaler les décès antérieurs aux convois de la mort, mis en place à cause de l'avancée des troupes alliées :

- à Buchenwald, avant le 7 avril, date du premier convoi final, sont morts : en 1944, le 15 novembre, Lelimousin René, métallurgiste à Saint-Chamond et membre de la CGT ; en 1945, Delaigue Jean le 24 mars, Berger Gaston le 4 avril à une annexe, Gandersheim.

<sup>16</sup> F. Bertrand, *op .cit.*, p. 8.

- à Stassfurt, une autre annexe de Buchenwald, succombent le 23 décembre 1944, Déchaud Pierre, le 3 mars 1945, le cultivateur Bonnel Antoine qui a caché des armes parachutées, le 31 mars 1945, Freyssinet Marc.



Plaque de Bonnel Antoine à la Terrasse-sur-Dorlay

Bonnel Antoine meurt plus probablement à Stassfurt qu'à Neusustrum, un camp satellite de Neuengamme<sup>17</sup>. Van Geit Gilbert a été fusillé au cours du convoi du 18 juillet 1944 à Buchenwald avec un homme du Puy-en-Velay qui a tenté de s'échapper. Douze déportés ont donc péri dans l'une des marches finales de la mort.

Revenons d'abord à une victime de Feurs, à Jean Beau, pour chercher où il a pu disparaître le 3 mai 1945. Dans son dernier camp, Osterort, il travaillait parmi 900 détenus à la réalisation d'un bunker pour sous-marins dans une base maritime. A-t-il perdu la vie au cours de la marche de la mort vers Lübeck à laquelle ont été astreints 10 000 détenus ? Sa date de mort incite à songer plutôt à l'opération des bateaux dans lesquels les nazis avaient entassé pour les noyer des prisonniers, 2 800 dans le cargo Tielbeck, 4 500 dans le paquebot Cap Arcona. Le 3 mai, les navires sont attaqués par erreur par des bombardiers anglais. Le Tielbeck est coulé, une cinquantaine seulement survit dont quatre Français. Le Cap Arcona brûle et chavire pendant l'attaque, 350 déportés environ échappent à la mort, 11 Français s'en sortent vivants. Dans la Loire, Paul Cave, seul rescapé d'une famille de Saint-Chamond dans des camps de la mort, a été sauvé auparavant par la Croix-Rouge suédoise d'un des cargos-pontons auxquels sont amarrés les flancs des deux navires<sup>18</sup>. Son jeune âge, dix-sept ans, a favorisé cette démarche ; il est recueilli par la famille de la résistance, notamment par Peillon, qui l'aidera à devenir ingénieur. Jean Beau figure vraisemblablement parmi les 7 000 déportés de Neuengamme qui sont morts en quelques heures le 3 mai 1945, dans les naufrages de la baie de Lübeck, au nord-est de Hambourg.

Les convois de la mort Buchenwald-Dachau sont d'un autre type. François Bertrand a retrouvé les traces de neuf convois, quatre par train, deux à pied, trois en train puis à pied. Il en a dressé des cartes sans échelle, mais révélatrices du point de vue des itinéraires. Sept déportés du 18 août 1944 trouvent la mort dans ces convois d'après les listes nominatives de Nathalie Forissier. Mais il faut en retirer Court Jean, mort à Oberaudenheim selon le témoignage de son ami Falque<sup>19</sup> et lieu de mort cité exclusivement dans le convoi de Stassfurt. L'adjudant-chef Cantat, arrêté à Roanne, et Charreyron Emile, représentant, meurent le 11 avril 1945 dans l'un des neuf convois, tous partis avant cette date vers Dachau. Breuil André, métallurgiste à Cégédur-Duralumin, disparaît le 13 avril dans l'un des huit convois impossibles à déterminer. Il en est de même pour Van Geit Jacques, repéré dans la même usine de laminage et de tréfilerie, décédé le 19 avril et pour Deflassieux Marius, dessinateur industriel aux Aciéries du Nord de L'Horme, mort le 24 avril. L'on

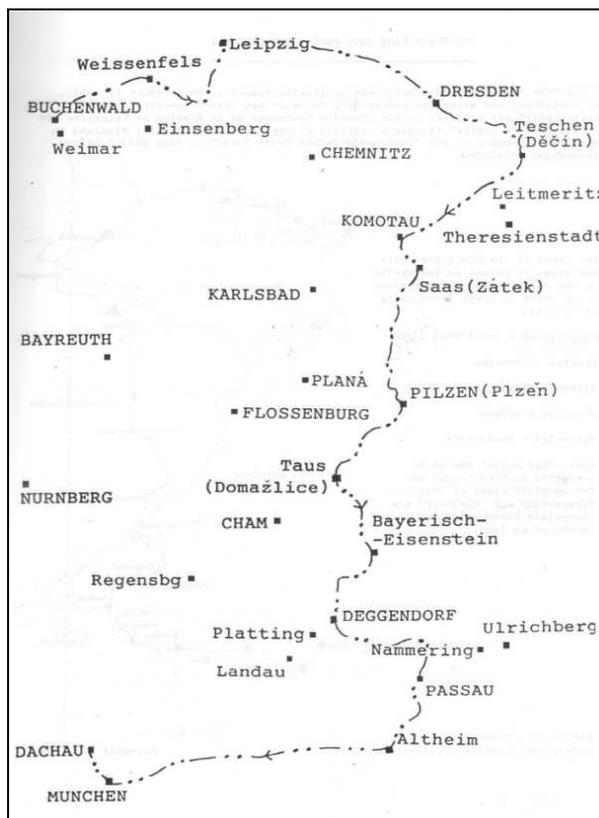
<sup>17</sup> Un désaccord entre la plaque de la Terrasse-sur-Dorlay et le camp de la mort de Bonnel indiqué par Nathalie Forissier, Neusustrum, près de la frontière néerlandaise.

<sup>18</sup> *Rencontres avec Violette Maurice*, éditions Tirésias, 2012, p. 89.

<sup>19</sup> Témoignage écrit d'Henri Falque au Comité d'histoire de la seconde guerre mondiale, 1960.

ne sait s'il est bien mort dans un de ces convois de la suite de ses blessures comme le précise le *Mémorial de la Résistance de la Loire*.

Le sixième décès n'est connu que partiellement. D'après Falque, son ami René Fétinnet meurt "aux environs de Dresde". Un lieu crédible car le convoi du 7 au 28 avril, Buchenwald-Dachau, rapporte le survivant Bertrand, passe par Leipzig et Dresde, à l'est de Weimar. Fétinnet est-il décédé là, où le convoi se pose le lundi 9 avril ou après, pendant l'une des dix journées de transport, car sa mort aurait eu lieu, selon la liste de Nathalie Forissier le 27 avril, donc à la veille de l'arrivée à Dachau ? Les ravages connus de plusieurs convois sont énormes : 3 000 juifs presque tous disparus dans le convoi à pied et à destination de Flossenburg ; 816 survivants dans le convoi en train de François Bertrand sur 5 080 détenus, arrivés à Dachau le 28 avril ; 970 arrivés en vie sur 4 780 à Theresienstadt le 7 mai.



Carte du convoi de Buchenwald à Dachau du 7 au 28 avril 1945

C'est dans le convoi de la mort de Stassfurt que meurent les six autres déportés du 18 août, les deux Moyrenc, Court, Durand, Freyssinet René, Bourge. Le camp de Stassfurt illustre ce que sont les KZ, les kommandos extérieurs de Buchenwald, au nombre de 107. Le kommando de Neu-Stassfurt se trouve à huit kilomètres de Stassfurt, une ville d'importance moyenne à trente kilomètres au sud-ouest de Magdebourg, toutes les deux dans le land de Saxe-Anhalt. 480 déportés proviennent des prisons françaises. Ceux-ci sont transférés en une nuit et un jour de Buchenwald au camp satellite de Stassfurt. Ils y arrivent le 14 septembre, à la fin de la pose des barbelés. Stassfurt est une ville réputée pour ses mines de sel et de potasse. Les détenus vont travailler douze heures par jour soit en surface, soit dans la mine, de 400 à 460 m sous terre <sup>20</sup>.

Nous ne savons pas si les dix Ligériens déportés le 18 août sont affectés à la mine ; il est certain que Falque et Roger Durand en font partie. Les détenus du sous-sol sont employés à l'aménagement d'immenses salles aux fins de la mise en place d'une usine de fabrication de

<sup>20</sup> Témoignages des survivants, Falque Henri (témoignage écrit envoyé au CMH2GM et exposé le 3 février 2003 au lycée Fénelon à Saint-Chamond) et de Paul Bonte sur le kommando de Neu-Stassfurt (texte sur Internet « Buchenwald et les kommandos »).

moteurs à réaction. Ils doivent transporter dans des wagonnets le sable et l'eau nécessaires aux bétonnières, puis bétonner les salles après les avoir nivelées. Travail harassant et quelque peu fantasmagorique dans ces salles vides, hautes de dix mètres. Les rations le matin et le soir se limitent en valeur nutritive à un millier de calories. Comme l'a souligné Henri Falque, "chaque déporté a une histoire personnelle du travail" dans les dix kilomètres de galeries et de tunnels taillés sous terre. Il a évoqué le régime de terreur établi par les SS et les gardiens, en particulier par un bourreau cultivé, répression que nous traitons dans une étude relative à son parcours de résistance et de déportation.

Le mercredi 11 avril 1945, le kommando français, réduit à 380, et 250 juifs russes et polonais entament une marche de la mort en direction du sud-est, en passant au nord des villes de Halle et de Leipzig. Du 11 avril au 8 mai 1945, le kommando va parcourir 375 kilomètres, par étapes les jours de marche de 30 à 35 kilomètres, sous la brutalité des SS et des kapos, les cadres subalternes dans les camps de concentration, souvent des condamnés de droit commun. L'itinéraire suit des routes secondaires, voire des chemins forestiers. Recourons au témoignage de la marche de Paul Bonte, Henri Falque étant devenu indisponible à l'enregistrement de souvenirs après la bastonnade et les coups sur la tête qu'il a subis avant le départ :

- jeudi 12 avril : à Konnern, sur la Saale, rive gauche de l'Elbe, la colonne essuie un mitraillage de l'armée alliée ;

- vendredi 13 avril : Jean Bourge, quarante-neuf ans, perd la vie entre Koonern et Zaacht ;

- lundi 16 avril : le chariot transportant les malades de l'infirmerie est abandonné. 17 déportés incapables de se déplacer sont abattus. Les étudiants Roger Durand, vingt-trois ans, entré en amitié avec Henri Falque, et Moyrenc Roger, vingt-quatre ans, semblent bien avoir été abattus ce jour-là. Le père, quarante-neuf ans, Moyrenc Auguste, mort le 16, a dû être une des victimes du jour ;

- mardi 17 avril : l'étape la plus meurtrière. Au départ d'Oberaudenhain, les survivants de l'infirmerie sont assassinés. 34 sont exterminés par une balle à la nuque. Freyssinet René, endeuillé par la mort de son frère deux semaines plus tôt, est l'une des victimes. Court Jean, vingt-trois ans, décédé "aux environs d'Oberaudenhain" d'après Falque, où il a pu mourir le 25 avril parmi les 50 Français tués du 19 au 26 avril ;

- mercredi 18 avril : 20 détenus qui ont tenté de se cacher dans la paille d'une grange sont fusillés sur place ;

- du jeudi 19 avril au jeudi 26 avril : hécatombe... 50 Français impotents pour se déplacer sont tués par les SS ;

- du vendredi 27 avril au dimanche 6 mai : les survivants du kommando (Français et juifs polonais et russes) restent enfermés dans une grange du village de Dittersbach ;

- lundi 7 mai : le kommando repart vers Ansprung. Quelques-uns parviennent à s'échapper ;

- mardi 8 mai : les survivants sont délivrés par les troupes soviétiques ;

Bien que marchant pieds nus, avec un orteil suppurant, Henri Falque réussit à s'échapper avec un groupe sur la route à une date difficile à retrouver. Il est le seul à revenir des dix déportés du 18 août au camp de Stassfurt. Six meurent dans le convoi de la mort établi par Paul Bonte et trois autres avant au camp même de Stassfurt. Nous sommes sceptiques sur le chiffre de Français libérés qu'il donne, 160 au total le 7 mai à Ansprung, le 8 mai à Annaberg. Ceux donnés par la famille de Falque, 64, ou par lui-même, 62, sur 480 Français détenus à Stassfurt, soit 13 %, sont beaucoup plus proches de la réalité. Falque, le seul survivant des détenus de Stassfurt déportés dans le dernier convoi de résistants de la Loire, a bénéficié d'une grande chance et fait preuve d'une énergie hors du commun.